

La mouche

Katherine Mansfield

Traduction de Julie Vatain-Corfdir

Nouvelle extraite des *Meilleures nouvelles de Katherine Mansfield*, recueil publié par les Éditions Rue Saint Ambroise.

– Z’êtes drôlement bien, ici, fit la voix flûtée du vieux Woodifield.

Et il regarda par-dessus le grand fauteuil de cuir vert près du bureau de son ami le patron, comme un bébé regarde par-dessus son landau. Sa causerie était terminée ; il était temps pour lui de prendre congé. Mais il n’avait pas envie de partir. Depuis sa retraite, depuis son... attaque, sa femme et ses filles le tenaient claquemuré à la maison tous les jours de la semaine excepté le mardi. Le mardi, il était habillé, coiffé, et libre de revenir dans la City pour la journée. Mais à quoi il y employait son temps, sa femme et ses filles n’en savaient rien. À importuner ses amis, supposaient-elles... Bon, peut-être était-ce le cas. Il n’empêche, on se cramponne à ses derniers plaisirs comme l’arbre se cramponne à ses dernières feuilles. C’est ainsi que le vieux Woodifield se trouvait assis là, fumant un cigare et regardant d’un air presque gourmand le patron qui se prélassait dans sa chaise de bureau, corpulent, le teint rose, de cinq ans plus âgé que lui, et toujours florissant, tenant toujours la barre. Il faisait plaisir à voir.

Nostalgique, mélancolique, la vieille voix ajouta :

– C’est drôlement bien, ici ; ma parole !

– Oui, c’est assez confortable, admit le patron, et il donna une chiquenaude au *Financial Times* avec un coupe-papier.

À vrai dire, il était fier de cette pièce ; il lui était agréable de la voir admirée, surtout par le vieux Woodifield. Cela lui procurait un sentiment de

satisfaction profonde, puissante, de trôner au milieu de son bureau, face à cette vieille silhouette fragile derrière son cache-nez.

– J’ai fait faire des travaux récemment, expliqua-t-il comme il le faisait depuis plusieurs semaines (il ne savait plus combien). Nouveau tapis, fit-il en montrant du doigt le tapis rouge vif au motif de grands anneaux blancs. Nouveaux meubles, ajouta-t-il en désignant de la tête l’énorme bibliothèque et la table aux pieds en forme de bonbons torsadés. Chauffage électrique ! conclut-il avec un geste presque jubilatoire en direction des cinq boudins nacrés et transparents qui rougeoyaient si doucement dans leur cuvette de cuivre inclinée.

Mais il n’attira pas l’attention du vieux Woodifield sur la photographie, au-dessus de la table, d’un garçon à l’air sérieux qui se tenait en uniforme devant l’un de ces jardins fantomatiques de photographe, avec d’orageux nuages de photographe derrière lui. Elle n’était pas récente. Elle était là depuis plus de six ans.

– J’avais une chose à vous dire, dit le vieux Woodifield, dont les yeux se troublèrent sous l’effort de mémoire. Qu’est-ce que c’était donc ? Je l’avais en tête ce matin, en me mettant en route.

Ses mains se mirent à trembler, et des plaques rouges apparurent au-dessus de sa barbe.

Pauvre vieux bonhomme, il est en bout de course, pensa le patron. Et, d’humeur bienveillante, il adressa un clin d’œil au vieil homme et dit d’un ton de plaisanterie :

– J’ai une idée. J’ai là une petite goutte de quelque chose qui vous fera du bien avant de ressortir dans le froid. Un breuvage merveilleux. Ça ne ferait pas de mal à un enfant.

Il ôta une clé de sa chaîne de montre, déverrouilla un placard sous son bureau, et fit apparaître une bouteille sombre et trapue.

– Voilà le remède, dit-il. Celui qui me l’a procuré m’a dit dans la plus stricte confiance qu’il venait des caves du château de Windzor. Le vieux Woodifield resta bouche bée à la vue de la bouteille. Il n’aurait pas été plus surpris si le patron avait tiré un lapin de son placard.

– C'est du whisky, hein ? dit-il faiblement de sa voix flûtée.

Le patron fit tourner la bouteille et lui montra amoureusement l'étiquette. Du whisky, en effet.

– Savez-vous, fit-il, levant sur le patron des yeux pleins d'étonnement, qu'à la maison on ne me laisse pas y toucher.

– Ah, sur ce point nous en savons un peu plus que les dames, s'écria le patron, descendant en piqué sur deux verres qui se trouvaient sur la table près de la bouteille d'eau, et versant dans chacun un bon doigt de whisky. Buvez-moi ça. Ça vous fera du bien. Et n'y mettez pas d'eau. C'est un sacrilège de faire des mélanges avec ça. Ah !

Il engloutit le sien d'un trait, sortit son mouchoir, s'essuya hâtivement la moustache, et jeta un œil inquisiteur au vieux Woodifield, qui faisait tourner le sien dans sa bouche.

Le vieil homme avala, garda un instant le silence, puis dit faiblement :

– Il a un goût de noisette !

Mais le whisky le réchauffa, fit son chemin dans sa vieille cervelle gelée : il se souvint.

– J'y suis, dit-il en se hissant hors de son fauteuil. J'ai pensé que vous aimeriez le savoir. Les filles sont allées en Belgique la semaine dernière pour voir la tombe de ce pauvre Reggie, et par hasard elles ont vu celle de votre garçon. Elles sont très près l'une de l'autre, il paraît.

Le vieux Woodifield marqua une pause, mais le patron ne fit aucune réponse. Seul un tremblement de ses paupières montrait qu'il avait entendu.

– Les filles étaient ravies de la façon dont c'est entretenu, fit la vieille voix flûtée. Un endroit bien soigné. Ça pourrait pas être mieux s'ils étaient à la maison. N'avez pas fait le voyage, vous, hein ?

– Non, non !

Pour diverses raisons, le patron n'avait pas fait le voyage.

– Y'en a des kilomètres, chevrotait le vieux Woodifield, et tout ça est aussi propre qu'un jardin. Des fleurs qui poussent sur toutes les tombes. De belles allées bien larges.

Sa voix ne laissait pas de doute sur sa haute opinion des belles allées bien larges.

La pause revint. Puis le vieil homme s'anima merveilleusement.

– Savez-vous ce que l'hôtel a fait payer aux filles pour un pot de confiture ? pépia-t-il. Dix francs ! Du vol, j'appelle ça. C'était un petit pot, d'après Gertrude, qui ne valait pas plus d'une demi-couronne. Elle n'avait pas pris plus d'une cuillère quand on lui a demandé dix francs. Gertrude a emporté le pot, pour que ça leur serve de leçon. Elle a eu bien raison ; c'est de l'exploitation de nos sentiments. Ils pensent que si nous nous déplaçons pour venir voir, nous sommes prêts à payer n'importe quoi. C'est exactement ça.

Il se tourna vers la porte.

– Absolument, absolument ! s'écria le patron ; mais absolument quoi, il n'en avait pas la moindre idée.

Il contourna son bureau, suivit jusqu'à la porte les petits pas traînants, raccompagna le vieux bonhomme. Woodifield était parti.

Pendant un long moment le patron resta là, regardant fixement dans le vide, alors que le coursier aux cheveux gris, qui l'observait, entra et sortait la tête de sa cabine comme un chien qui attend qu'on l'emmène courir.

Puis :

– Je ne verrai personne pendant une heure, Macey, dit le patron. Compris ? Absolument personne.

– Très bien, monsieur.

La porte se referma, les pas lourds retraversèrent le tapis coloré, le gros corps s'affala dans la chaise à ressorts et, se penchant en avant, le patron enfouit son visage dans ses mains. Il voulait, il avait l'intention, il avait prévu de verser des larmes...

Cela avait été un choc terrible pour lui quand le vieux Woodifield lui avait fait de but en blanc cette remarque au sujet de la tombe de son fils. C'était exactement comme si la terre s'était ouverte et qu'il avait vu son fils gisant là, sous le regard des demoiselles Woodifield. Car c'était étrange. Bien que six années se fussent écoulées, le patron n'imaginait jamais son garçon

autrement qu'allongé, inchangé, sans souillure, dans son uniforme, endormi pour toujours.

– Mon fils ! gémit le patron.

Mais aucune larme ne venait encore. Autrefois, dans les premiers mois, voire les premières années après la mort du garçon, il lui suffisait de prononcer ces mots pour être envahi d'un chagrin tel que seule une violente crise de larmes pouvait le soulager. Le temps, avait-il déclaré alors, ne pouvait rien y faire. D'autres hommes, peut-être, pourraient s'en remettre, pourraient surmonter leur perte au fil des ans, mais pas lui. Comment le pourrait-il ? Son garçon était fils unique. Depuis le jour de sa naissance, le patron avait travaillé à faire prospérer son affaire pour lui ; elle n'avait pas d'autre sens si ce n'était pas pour le petit. La vie elle-même n'avait pas d'autre sens. Comment aurait-il pu travailler d'arrache-pied, se priver, persévérer toutes ces années sans la promesse, toujours devant lui, du jour où le petit reprendrait le flambeau et continuerait son œuvre ?

Et cette promesse avait été si près de s'accomplir. Son garçon avait passé un an au bureau, à apprendre le métier, avant la guerre. Chaque matin ils s'étaient mis en route ensemble ; ils étaient rentrés par le même train. Quels compliments il avait reçu en tant que père du garçon ! Rien d'étonnant à cela : le métier lui allait à merveille. Quant à sa popularité auprès des employés : tous, autant qu'ils étaient, jusqu'à ce vieux Macey, ne tarissaient pas d'éloges sur le petit. Pas enfant gâté pour deux sous. Non, il était lui-même : intelligent, naturel, ayant le mot juste pour chacun, avec son air juvénile et son habitude de dire : « For-mi-dable ».

Mais tout cela était fini, derrière lui, comme si cela n'avait jamais eu lieu. Le jour était venu où Macey lui avait tendu le télégramme qui avait fait crouler tout le bureau sur sa tête. « Regrettons sincèrement de vous apprendre... » C'était un homme brisé qui avait quitté le bureau, sa vie en ruines.

Il y a six ans, six ans... Comme le temps passait vite ! Il semblait que c'était hier. Le patron ôta son visage de ses mains ; il était perplexe. Quelque chose semblait ne pas tourner rond chez lui. Il n'éprouvait pas les

sentiments qu'il voulait éprouver. Il décida de se lever pour aller regarder la photographie du petit. Mais elle n'avait jamais fait partie de ses préférées : l'expression n'y était pas naturelle. Elle était froide, sévère. Son garçon n'avait jamais eu cet air-là.

C'est à ce moment-là que le patron remarqua une mouche qui était tombée dans son grand encrier, et s'efforçait faiblement mais désespérément de se hisser pour en sortir. Au secours ! Au secours ! disaient ces pattes qui se débattaient. Mais les parois de l'encrier étaient mouillées, glissantes ; elle retomba et se mit à nager. Le patron prit un stylo, pêcha la mouche dans l'encrier, et la fit retomber d'une secousse sur un morceau de buvard. Pendant une fraction de seconde, la mouche resta immobile sur la tache sombre qui suintait autour d'elle. Puis les pattes de devant s'agitèrent, trouvèrent leur appui et, soulevant son petit corps détrempe, la mouche entama l'immense besogne qui consistait à nettoyer l'encre de ses ailes. Dessus-dessous, dessus-dessous passait la patte le long de l'aile, comme la pierre passe au-dessus et au-dessous de la faux. Puis, il y eut une pause, pendant que la mouche, qui semblait se tenir sur la pointe de ses orteils, essayait d'étendre d'abord une aile, puis l'autre. Elle y parvint enfin et, s'asseyant, elle se mit, comme un minuscule chat, à se nettoyer le visage. On pouvait à présent imaginer que les petites pattes de devant se frottaient l'une contre l'autre légèrement, joyusement. L'horrible danger était passé ; elle y avait échappé ; elle était à nouveau prête pour la vie.

Mais, à ce moment-là, le patron eut une idée. Il replongea son stylo dans l'encre, appuya son gros poignet sur le buvard, et au moment où la mouche essayait ses ailes, un gros pâté d'encre s'abattit lourdement. Comment réagirait-elle à cela ? Comment, en effet ! La pauvre bête semblait absolument effrayée, assommée, n'osant pas bouger de peur de ce qui allait se passer. Et puis, comme avec douleur, elle se traîna, elle avança. Les pattes de devant s'agitèrent, trouvèrent leur appui et, plus lentement cette fois, la besogne recommença depuis le début.

Cette petite créature a du cran, pensa le patron, et il ressentit une réelle admiration pour le courage de la mouche. Voilà comment il fallait s'y

prendre ; voilà la bonne attitude. Ne jamais s'avouer vaincu, c'était juste une question de... Mais la mouche avait à nouveau fini sa laborieuse besogne, et le patron eut à peine le temps de remplir son stylo et de le secouer pour faire tomber, droit sur ce corps nettoyé à neuf, une nouvelle goutte sombre. Qu'allait-elle faire cette fois-ci ? Suivit un moment d'incertitude pénible. Mais voici : les pattes de devant s'agitaient à nouveau ; le patron eut une bouffée de soulagement. Il se pencha sur la mouche et lui dit tendrement : « espèce de petite g... rusée ». Il eut même l'idée géniale de lui souffler dessus pour aider au processus de séchage. Il n'empêche, il y avait désormais quelque chose de timoré, de faible, dans les efforts de la mouche, et le patron décida que cette fois serait la dernière, alors qu'il trempait son stylo au plus profond de l'encrier.

Ce fut le cas. La dernière goutte tomba sur le buvard imbibé, et la mouche dégoulinante resta gisante dans l'encre, sans un mouvement. Les pattes de derrière étaient collées au corps ; on ne voyait plus les pattes de devant.

– Allez, dit le patron, du nerf !

Et il la remua avec son stylo. En vain. Rien ne se passa, rien n'allait se passer. La mouche était morte.

Le patron souleva le cadavre du bout de son coupe-papier et l'envoya d'un geste dans la corbeille. Mais un sentiment de détresse si âpre le terrassa qu'il en eut littéralement peur. Il fit un mouvement en avant et pressa la sonnette pour appeler Macey.

– Apportez-moi un buvard neuf, dit-il sévèrement, et mettez-y du nerf.

Et pendant que le vieux larkin s'en allait à pas feutrés, il se prit à se demander à quoi il était en train de penser auparavant. Qu'était-ce donc ? C'était... Il sortit son mouchoir et le passa à l'intérieur de son col. Il ne parvenait pas le moins du monde à s'en souvenir.